

AVANT-PROPOS

QUELQUES CONSIDÉRATIONS CYNÉGÉTIQUES SUR LE MONDE ANCIEN



À travers la question de la chasse se pose celle des rapports de l'homme avec le monde sauvage, exposée de belle façon dans le livre pionnier de l'historien et anthropologue Keith Thomas à propos de l'Angleterre moderne (*Dans le jardin de la nature*, trad. française, Paris, 1985). On lui doit une analyse magistrale de la manière dont les hommes percevaient leur environnement naturel dans l'Angleterre des années 1500-1800, à travers l'étude des animaux, des arbres et des fleurs. Scrutant les mutations survenues dans le discours des théologiens et des hommes de science, il affiche d'emblée sa conviction qu'un tel sujet « a bien des choses aussi à offrir aux historiens, car il est impossible de séparer l'idée que les hommes du passé se faisaient des plantes et des animaux de celle qu'ils se faisaient d'eux-mêmes¹ ».

Cette conviction, partagée désormais par de nombreux chercheurs, s'est traduite par un essor sans précédent des études portant sur les rapports entre l'homme et l'animal, et notamment sur la chasse, dans des aires culturelles variées et pour des époques différentes. Cette problématique a été en honneur notamment chez les historiens médiévistes et modernistes². Pour l'Antiquité, la situation est beaucoup plus contrastée. Les pratiques cynégétiques des Grecs ont fait l'objet d'études approfondies, qui en ont renouvelé l'approche, en utilisant les concepts de l'anthropologie moderne. Ces travaux, qui s'inscrivent dans une réflexion plus vaste sur la question de l'initiation et des rites de passage dans le cadre de la cité grecque, ont étudié la place de la chasse dans les comportements juvéniles et les liens qu'elle entretenait tant avec l'institution de l'éphébie qu'avec l'homosexualité masculine³.

Dans le même temps, l'étude des chasses royales macédoniennes et plus largement hellénistiques a été relancée par la découverte sensationnelle de la « Tombe de Philippe II » à Vergina, mise au jour par Manolis Andronikos en 1977⁴. À la périphérie du monde romain, les chasses des Étrusques, des Lucaniens ou encore des Gaulois ont également suscité des travaux importants⁵. Le monde romain, à côté, fait plutôt figure de parent pauvre. Depuis une cinquantaine d'années, la question des chasses romaines a été relativement délaissée, si l'on excepte la belle étude de B. Andreae sur les sarcophages romains à thèmes cynégétiques⁶ (dont les conclusions sont discutées dans ce volume), la synthèse de J. K. Anderson, qui n'a garde d'omettre le monde romain⁷, et quelques articles stimulants dont nous reparlerons. Les études sur les chasses romaines se caractérisent en outre par un très net « hadriano-centrisme », se focalisant, par l'intermédiaire de nombreuses publications et expositions, sur la figure d'Hadrien, l'empereur chasseur⁸.

‡ REPÈRES HISTORIOGRAPHIQUES ‡

Plusieurs raisons sont susceptibles d'expliquer cette relative désaffection pour les chasses romaines. Un préjugé tenace, que l'enquête historiographique menée par C. M. C. Green a bien mis en évidence⁹, veut que les Romains n'aient manifesté qu'un intérêt très secondaire pour la chasse. Ce préjugé tire une partie de sa force persuasive d'une opposition simpliste entre la Grèce et Rome, entre des Grecs passionnés de chasse et des Romains beaucoup plus réticents. L'historiographie offre d'autres exemples de telles oppositions, qui s'appuient sur des bases ethniques ou pseudo-ethniques – l'homme romain



opposé à l'homme grec – et qui recherchent le contraste à tout prix, comme s'il fallait que l'homme grec et l'homme romain occupent forcément des positions diamétralement opposées. Le déséquilibre entre les travaux consacrés à la chasse dans le monde grec et ceux portant sur les chasses romaines trouve son origine dans ce préjugé en même temps qu'il contribue à l'accréditer et à l'amplifier¹⁰.

Pourtant, c'est la thèse inverse qui avait d'abord été retenue dans les premiers travaux consacrés par la philologie allemande aux pratiques cynégétiques des Anciens. En rassemblant sans grande discrimination les passages relatifs à la chasse dans les sources antiques, Lauchert et Von Kayler avaient tiré argument de la masse des matériaux ainsi réunis pour affirmer que les Romains étaient des amateurs passionnés de chasse¹¹. Cette thèse fut vigoureusement combattue par une dissertation influente, celle de R. Johann, parue en latin à Göttingen en 1907 et intitulée *De studio uenandi apud Graecos et Romanos*¹². Opposant à un parti pris un autre parti pris, Johann dénie aux Romains, au moins à date ancienne, tout goût et toute considération pour la chasse. Son étude est cependant marquée par un biais important, qui enlève une partie de leur validité à ses conclusions. Les voix qui s'élèvent à Rome en faveur de la chasse expriment à ses yeux un point de vue purement grec, artificiellement transporté et transposé dans un monde romain qui reste pour sa part réfractaire à la chasse. C'est une façon de régler le problème avant même de l'avoir posé. Son approche témoigne à la fois d'une volonté très nette de valoriser la Grèce aux dépens de Rome et d'une vision aristocratique de la chasse, aux yeux de laquelle la seule vraie chasse est la chasse sportive.

Malgré leur schématisme, les vues développées par Johann se sont rapidement imposées, notamment par l'intermédiaire des grandes encyclopédies allemandes de l'*Altertumswissenschaft*¹³. L'*opinio communis* est désormais que les Romains, au contraire des Grecs, n'étaient pas de grands chasseurs, au moins au départ. Le corollaire de cette thèse est que la chasse – en fait la grande chasse, la chasse sportive – est à Rome une greffe hellénique.

Il est frappant de voir à quel point les travaux sur la chasse romaine se sont laissés enfermer dans une antithèse quelque peu rudimentaire : les Romains aimaient-ils ou non la chasse ? ou, de façon plus contestable encore, les Romains chassaient-ils ? On ne peut que rester stupéfait de voir paraître en 1996 un article portant ce titre provocateur : « Did the Romans hunt ? » Il importe de reformuler les termes du débat et le présent colloque entend y contribuer.

La question n'est pas de savoir si les Romains chassaient – ce point peut être tenu pour acquis – ou s'ils aimaient la chasse, ce qui reste encore bien vague, mais bien plutôt de déterminer la place qu'occupait la chasse dans la hiérarchie des activités sociales. La chasse, activité le plus souvent perçue comme privée et relevant de la sphère de l'*otium*, pouvait-elle se frayer un chemin jusque dans la sphère publique ? constituait-elle un trait suffisamment important du mode de vie aristocratique pour apparaître dans les représentations que l'élite entendait donner d'elle-même et se donner à elle-même ? La chasse était-elle perçue comme une activité qualifiante ? permettait-elle d'asseoir et de légitimer la prétention de certains à commander aux autres ? était-elle la pierre de touche de leur supériorité proclamée ?

‡ RELIRE LA THÈSE D'AYMARD À LA LUMIÈRE
DES TRAVAUX RÉCENTS ‡

Le petit nombre de travaux consacrés depuis 50 ans aux chasses romaines s'explique aussi par la publication en 1951 de la thèse d'État de J. Aymard, *Les chasses romaines des origines à la fin du siècle des Antonins*¹⁴. Mettant remarquablement en place la plupart des sources qui étaient alors disponibles, le livre est construit en trois parties : un historique de la chasse des origines aux Antonins, un volet sur les armes et les techniques et enfin une réflexion sur le sens et la valeur de la chasse. Cet ouvrage, qui fut couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, connut un accueil très favorable dès sa parution ; P. d'Hérouville affirmait par exemple que ce travail était « à n'en pas douter, l'œuvre d'un chasseur », citant à l'appui de ce jugement la précision technique des traductions¹⁵. Sans doute l'ouvrage de J. Aymard a-t-il exercé un effet quelque peu paralysant sur la suite de la recherche, tant il pouvait donner l'impression d'avoir fait le tour de la question. Il n'échappe cependant pas, pour incontestables que soient ses mérites, au besoin d'être réactualisé, voire révisé sur un certain nombre de points. La documentation, tout d'abord, s'est accrue. Nous avons déjà mentionné la découverte de la « Tombe de Philippe II », qui invite à reprendre à nouveaux frais l'étude de ce que J. Aymard a appelé de façon significative « l'âge obscur de la cynégétique romaine ». Discipline récente, l'archéozoologie met désormais à la disposition des historiens des données qui sont de plus en plus exploitables. Parmi les sources textuelles, certaines, comme les textes juridiques, ont insuffisamment retenu l'attention de J. Aymard. Ses *Chasses romaines* sont également tributaires, de façon à peu près inévitable, d'idées qui ont vieilli. On peut



relever, à titre d'exemples, sa façon de présenter les origines de la chasse comme une sorte de substitut aux sacrifices humains ou encore son analyse du nouvel esprit dynastique qui se ferait jour sous les Antonins et qui résiderait dans la conjonction de la *uirtus* et du principe d'adoption, toutes idées qui ont été depuis soit nuancées, soit abandonnées. De la même façon, l'expression datée de « chasses coloniales » n'apparaît plus forcément aujourd'hui comme adéquate pour caractériser certaines pratiques cynégétiques romaines. Rédigé par un spécialiste d'histoire romaine, l'ouvrage de J. Aymard fut publié bien avant le développement des études sur l'homme et l'animal ; aussi sa perspective reste-t-elle essentiellement idéologique et sa contribution majeure, centrée sur la figure d'Hadrien, est bien celle du roi chasseur. La thèse de Ph. Salvadori sur la chasse sous l'Ancien Régime, qui applique le concept de civilisation aux relations entre l'homme et la nature, témoigne de l'enrichissement des problématiques¹⁶. Au même titre, les travaux des médiévistes sur ce sujet font la preuve que l'on ne peut plus écrire une histoire de la chasse limitée aux seuls aspects du pouvoir.

De façon générale, la chasse est un sujet qui est revenu sur le devant de la scène à la faveur du développement des études sur l'homme et l'animal. Anthropologues et éthologues y trouvent un terrain de réflexion et les récentes expositions ou publications témoignent de cet intérêt renouvelé pour un thème qui semblait autrefois convenu et réservé aux seuls spécialistes. Ainsi la grande exposition en 2007 dans la Halle de la Villette sur *Bêtes et hommes* offre, à travers un point de vue philosophique, l'amorce d'une enquête sur les relations entre l'homme et l'animal aujourd'hui. Il faut compter aussi avec la publication récente du colloque de Nanterre sur la chasse, qui propose une confrontation entre ethnologie, préhistoire et histoire, et qui a été une source de réflexions pour le présent colloque¹⁷. En effet, l'un des objectifs consistait à intégrer les leçons de travaux importants, portant sur d'autres époques et d'autres aires géographiques, conduits par des ethnologues et anthropologues. On retiendra le point de vue de S. Dalla Bernardina (*L'utopie de la nature*, Paris, Imago, 1996) qui examine la fascination du chasseur moderne pour le monde sauvage et ceux de B. Hell (*Le sang noir. Chasse et mythe du sauvage en Europe*, Paris, Flammarion, 1994) ou de Ph. Descola (*Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005).

Dans le même esprit, nous avons souhaité confronter les vues des spécialistes de l'Antiquité avec les travaux des historiens du Moyen Âge et des Temps Modernes. B. Van den Abeele, spécialiste de la

chasse au vol dans l'Europe médiévale, nous apporte ainsi dans les conclusions de ce volume une distance qui nous faisait défaut.

‡ UNE RÉFLEXION ORGANISÉE AUTOUR DE TROIS AXES THÉMATIQUES ‡

Devant l'ampleur du sujet il a fallu bien entendu faire des choix, à la fois chronologiques et thématiques. Nous avons souhaité d'emblée nous limiter aux véritables chasses sans aborder la question des chasses fictives recomposées dans l'arène à l'époque romaine, qui sont à elles seules un objet d'étude particulier. Certes l'interaction entre les deux types de chasses est une réalité qu'on ne peut ignorer¹⁸. La question des influences réciproques entre la « vraie » chasse et la chasse reconstituée dans l'amphithéâtre a ainsi été posée dans plusieurs contributions, à propos des captures pratiquées dans les *uiuaria* ou lorsqu'il s'agit d'examiner certains cartons iconographiques.

Si l'époque hellénistique n'est évoquée directement qu'à travers trois communications, la plupart des études y font cependant allusion et se réfèrent à cette période de manière à dégager les « leçons de l'Orient hellénistique » (J. Aymard) dans la perception des chasses romaines afin de mettre en évidence permanences et ruptures dans la façon de concevoir cette pratique. La plupart des articles portent sur la période de la République et du Haut-Empire, avec une incursion jusqu'à l'Antiquité tardive (avec l'iconographie de la Maison de la chasse de Bulla Regia), mais la période tardive est également abordée à travers les textes juridiques, les témoignages de Servius ou d'Ammien Marcellin ou lors de l'évocation des cartons iconographiques. Dans la culture collective des Romains, la chasse reste prégnante jusqu'à la fin de l'Antiquité et la publication récente d'une lance d'apparat dans une nécropole mérovingienne du V^e siècle montre à quel point la référence à cette activité était ancrée dans les mentalités : on peut lire en effet un distique élégiaque gravé sur le fer : « que tire cette lance dans de vastes forêts celui qui se plaît à aller contre les bêtes féroces ». Cet objet exceptionnel, dont les vers renvoient à la poésie classique dans une belle versification¹⁹, témoigne de la pérennité des thèmes cynégétiques.

CHASSE ET POUVOIR

R. Marienstras explique que « la fonction civilisatrice du monarque ne commence à s'exercer qu'après qu'il a manifesté sa sauvagerie pour maîtri-



ser ce qui est sauvage »²⁰. Parce que la chasse est une évidence pour le roi – prince antique, roi médiéval ou monarque des temps modernes – il convenait d'ouvrir les débats en abordant les rapports de la chasse avec le pouvoir. La posture de l'empereur chasseur, qui avait beaucoup passionné J. Aymard, est reconsidérée par P. Le Roux qui livre ici une enquête approfondie sur le portrait de l'empereur chasseur d'où il ressort que la chasse a pu servir à compenser l'absence d'activité militaire du prince. Les thèses proposées par Tuck sur la statue équestre de Domitien/Nerva retrouvée Misène sont ici contestées car P. Le Roux propose de lui rendre son aspect militaire plutôt que d'y voir l'image du prince-chasseur. Il apparaît néanmoins qu'en dehors de la personnalité d'Hadrien, les empereurs ont assez peu cultivé la chasse et que celle-ci est finalement une activité plus aristocratique qu'impériale.

On sait que le prince est un modèle pour les élites et il fallait examiner de la même façon les pratiques cynégétiques de l'aristocratie. Chr. Badel propose de nuancer considérablement le *topos* de la *uirtus* cynégétique qui n'est pas corroboré par les témoignages littéraires et refuse ce lien obligé entre chasse héroïque et noblesse romaine. Reprenant le débat nourri par les écrits d'Aymard et la réponse de Green en 1996, il montre que si la chasse est une activité répandue dans la noblesse, elle ne semble pas pour autant être un marqueur identitaire. Il convient donc de revoir cette idée de chasse héroïque dans le monde romain dans la mesure où la chasse ne fait pas appel à des qualités nobles, mais à des qualités plus triviales : la résistance, la patience et l'endurance.

F. Baratte poursuit l'examen de ce rapport des élites avec la chasse à travers le décor des sarcophages. Les scènes consacrées aux chasses y apparaissent tardivement vers le milieu du II^e siècle, mais constituent une belle série d'environ 250 exemplaires. Il insiste sur la difficulté qu'il y a à démêler les scènes réalistes des scènes mythologiques (Méléagre, Hippolyte) – question naguère posée à propos des figurations de la chasse au sanglier sur les vases attiques²¹ – et de faire la part entre la symbolique de la mort et le désir d'exalter la vraie chasse chez les commanditaires. Enfin R. Hanoune montre que les scènes figurées sur les pavements tardifs de la maison de la chasse à Bulla Regia (Afrique proconsulaire) ont sans doute été intégrées dans un décor censé évoquer le paysage local de la Medjerda, ce qui est une singularité dans le traitement de ce type de scènes, qui sont très répandues sur les pavements d'Afrique.

DE L'ANIMAL AU GIBIER



Si ces dernières années plusieurs colloques ont attiré l'attention sur l'animal, il faut bien admettre que l'histoire ancienne (mis à part le cas de l'Égypte) accuse un certain retard dans ce domaine, là encore par rapport aux recherches en histoire médiévale²². Depuis l'ouvrage fondateur de R. Delort, *Les animaux ont une histoire*, publié en 1984, tout le monde est désormais convaincu que l'on peut « faire de l'histoire avec les animaux » et que cette histoire est distincte de la zoologie. Chr. Chandezon en fait la démonstration dans son étude du gibier dans le monde grec malgré les difficultés de la documentation : aucun traité de chasse ne parle en effet du rôle alimentaire du gibier et la littérature hellénistique est d'une grande indigence en ce domaine. En convoquant la littérature grecque d'époque impériale et l'apport de l'archéozoologie (les résidus découverts dans les sanctuaires d'Artémis), il nous propose un examen du gros et du petit gibier afin de dégager la portée sociale de cette consommation. Dans la tradition de l'histoire de l'alimentation, cette enquête difficile réserve quelques surprises car on mange finalement peu de gibier dans le monde grec et la consommation de cette viande sert avant tout à consolider une hiérarchie sociale.

Comme une histoire de la chasse dans l'Antiquité ne saurait se limiter aux seules chasses impériales et aristocratiques, des pratiques moins spectaculaires comme les petites chasses paysannes ou encore les chasses serviles ont également été prises en considération. Cet aspect est étudié par J. Trinquier qui livre ici, à partir des sources juridiques et épigraphiques quelque peu négligées par les historiens de la chasse, un tableau sur le rôle exact des esclaves spécialisés dans la capture des animaux. On comprend alors que dans la mentalité romaine, l'activité de capture peut être déléguée à des esclaves sans que cela ait une conséquence négative sur la perception de la chasse. Cette problématique s'applique particulièrement à la chasse aux oiseaux qui pourrait apparaître à première vue comme une chasse mineure. Or la documentation réunie par Chr. Vendries lui permet de montrer que la technique de capture des oiseaux avec les gluaux, très populaire chez les Romains, met en valeur la patience et l'adresse de l'oiseleur. *L'aucupium* est largement valorisé dans le décor des maisons aristocratiques, alors que les aristocrates ne pratiquent pas directement cette chasse laissée à leurs serviteurs. On devine ainsi que le risque et l'affrontement physique avec l'animal n'est pas la



seule composante et que la notion d'effort et surtout de ruse pour débusquer le gibier intervient dans la perception positive de la chasse.

Il fallait s'attendre à ce que la question de la hiérarchie du gibier, maintes fois posée à propos du lion ou du sanglier, soit ici soulevée. Le qualificatif de bête « noble », souvent employé par Aymard, a été discuté, et il apparaît qu'il n'y a pas d'exclusivité nobiliaire pour un type d'animal particulier car le cerf, qui n'avait pas bonne réputation dans l'univers mental des anciens, ne fut pas délaissé par les aristocrates, quelque médiocre qu'ait pu être par ailleurs sa réputation dans les sources textuelles antiques, et à l'inverse le sanglier fut parfois chassé par la plèbe rurale comme le suggère l'archéozoologie. Pour établir une hiérarchie des animaux, il était nécessaire d'appréhender les vestiges ostéologiques des espèces chassées et d'établir la répartition du gibier, ce qui a permis d'enrichir considérablement l'approche du sujet. S. Lepetz donne un bel aperçu des acquis de l'archéozoologie en proposant un éclairage sur le Nord de la Gaule, qui a bénéficié ces dernières années de travaux approfondis en ce sens autour de quelques sites majeurs. Il expose aussi les limites et la complexité de cette étude car l'analyse ne permet pas de saisir l'ensemble du gibier, dans la mesure où le lièvre et le cerf sont largement privilégiés.

Le recours aux trophées dans le monde romain a été également un sujet débattu tant par Chr. Badel que S. Lepetz²³ : si l'existence de trophées de cerfs accrochés à la balustrade de certains sanctuaires grecs ou romains est attestée dans l'iconographie, il n'en reste pas moins que cette pratique semble quasi inexistante dans l'habitat domestique. Cela peut surprendre quand on connaît l'importance de cette mise en scène depuis le Moyen Âge qui permet au chasseur « de revivre quand et comme bon lui semble sa propre victoire²⁴ ». Cette absence de tradition de trophées dans la sphère privée pourrait expliquer par contrecoup la récurrence du motif de la chasse dans le décor des peintures murales et des pavements des demeures aristocratiques.

CHASSE ET CULTURE TEXTES ET IMAGES



La chasse met en scène les équipages avec le rôle des auxiliaires, des chevaux, des chiens et de l'*armatura*. La question du chien de chasse ne pouvait être éludée. À partir des bribes d'un papyrus d'époque hellénistique retrouvé en Égypte comportant une liste

de races canines, S. Barbara interroge les rapports entre chiens de garde et chiens de chasse. Cette meute de Diomède, peu homogène, comporte des chiens de berger qui ont plus d'un point commun avec les chiens de chasse car ils assurent la défense du troupeau et non sa conduite. Cette évocation canine, qui associe croisement des races et chasse héroïque, est sans doute davantage le reflet d'une « utopie littéraire » que d'une réalité, comme le montre la confrontation avec les sources agronomiques ; elle permet de mieux cerner l'importance du chien dans les hautes classes de la société.

Quand on songe aux sources disponibles pour aborder l'art de la chasse et la culture cynégétique, on pense d'abord aux traités de chasse. Pour l'Antiquité, les traités cynégétiques (Xénophon, Grattius, Némésien, Oppien, Arrien), sans rapport avec la floraison de la littérature de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance, n'en restent pas moins des documents essentiels que l'on est loin d'avoir totalement exploités. Éditions et traductions sont rares, anciennes et très confidentielles, et il est heureux de voir traduit pour la première fois dans ce volume la *Paraphrase de l'Ixeutique* de Denys, qui illustre parfaitement les apports et les limites de ce genre de littérature à l'époque impériale.

Ces textes techniques sont complétés par les poèmes. Si dans la poésie la métaphore par excellence est celle de la chasse amoureuse, on ne saurait réduire son apport à ce seul aspect. É. Prioux étudie ainsi les épigrammes grecques de l'*Anthologie palatine* relatives à la chasse, notamment celles du livre VI, le livre des épigrammes dédicatoires. Ces épigrammes fournissent leur moisson d'indications techniques et de termes rares, notamment en ce qui concerne l'ixeutique ; elles témoignent de l'intérêt porté par la culture hellénistique, en particulier alexandrine, à ces domaines d'activité et montrent des similitudes frappantes avec l'*Ixeutique* de Denys, laissant ainsi entrevoir une circulation précoce d'écrits techniques relatifs à l'oisellerie. É. Prioux poursuit son analyse en montrant comment ces épigrammes hellénistiques ont servi de source d'inspiration non seulement à la poésie augustéenne, mais aussi aux développements contemporains de la peinture de paysage à Rome. Ce dialogue entre littérature cynégétique et iconographie a été récemment relancé à propos des frises sculptées avec scènes de chasse retrouvées dans la villa Hadriana qui, selon la proposition de F. Sirano, auraient été inspirées par le traité cynégétique d'Arrien²⁵.

M. Simon s'interroge quant à elle sur la discrétion des références cynégétiques chez Virgile, notam-



ment dans les *Géorgiques*, où la chasse est absente des évocations de l'âge d'or. Le glossateur de Virgile, le grammairien Servius, qui a commenté au IV^e siècle de notre ère les poèmes virgiliens, est peu disert sur le sujet et ne se livre guère à l'inventaire des techniques cynégétiques et au commentaire approfondi du vocabulaire de la chasse.

La chasse n'est pas faite que de pièges et de captures. Il faut isoler dans son déroulement une séquence importante du rituel cynégétique : les gestes religieux et notamment les sacrifices aux divinités de la chasse. Le dossier est repris ici par S. Estienne qui renvoie au chapitre bref, mais dense que J. Aymard avait consacré à cette question. La plupart des traités de chasse sont placés sous les auspices de Diane, qui apparaît comme une figure complexe. C'est autour de cette divinité que S. Estienne organise son enquête rendue difficile par la diversité des sources et leur disparité chronologique. Les scènes figurées sur les *tondi* d'Hadrien et les mosaïques tardives (Piazza Armerina) mettent en avant la manifestation de ces formes de *pietas* qui bien souvent précèdent l'acte de la chasse.

Qu'il s'agisse du sacrifice, de la chasse elle-même ou du retour de chasse, la documentation iconographique se révèle d'une grande richesse car les scènes à caractère cynégétique abondent sur les supports les plus variés et nombre de documents figurés attendent toujours une étude approfondie. C'est assurément une erreur que de croire que l'iconographie antique serait plus indigente que l'iconographie médiévale dès qu'il s'agit d'aborder la question de l'animal. Nous ne partageons pas à cet égard le point de vue de M. Pastoureau, qui écrit, de façon largement exagérée, voire erronée, que « l'Antiquité gréco-romaine négligeait [l'animal] ou le méprisait »²⁶.

Le thème de la chasse véhicule nombre de schémas récurrents comme celui du geste de la victoire du chasseur, le bras levé et la paume de la main ouverte, la mise à mort du sanglier ou du fauve avec l'épieu (le

uenabulum) ou la prise des oiseaux avec les roseaux enduits de glu, autant de cartons qui se maintiennent au moins jusqu'à la fin de l'Antiquité. À travers le jeu parodique de détournements d'images, V. Dasen expose comment est construite la chasse des Pygmées dans l'iconographie romaine. Cette chasse grotesque, qui apparaît sur le décor des vases grecs, connaît un renouveau dans la mosaïque à l'époque impériale : les Pygmées, munis d'armes véritables ou dérisoires, y sont affrontés traditionnellement à des grues – ce qui est une façon de renvoyer au combat d'Héraclès contre les oiseaux du lac Stymphale – mais aussi à une faune nilotique composée d'hippopotames ou de crocodiles. La fonction apotropaïque de ce décor semble incontestable. C'est avec ce genre de mise en scène que l'on mesure la place de l'imaginaire de la chasse chez les Anciens. Une belle façon de clore notre parcours cynégétique.

Ce colloque a été l'occasion de jeter un regard que nous espérons nouveau sur la manière de chasser des Romains et sur le sens de la chasse dans les sociétés anciennes. Les approches croisées ont permis de cerner la figure du chasseur, de réfléchir sur la place de la chasse dans la hiérarchie des activités sociales, de s'interroger sur son sens et sa valeur dans le monde antique, y compris dans les milieux sociaux les plus modestes. L'art de la chasse n'est pas réductible aux seules techniques mais possède une réelle dimension sociale même si la chasse n'est pas qu'un rituel social.

Historiens, philologues et archéologues se sont efforcés de mettre l'accent sur un champ de recherche aux frontières de l'histoire économique, sociale et culturelle qu'il convient désormais de se réapproprier. Cet ouvrage cherche à offrir un aperçu nuancé et équilibré des différentes questions que posent les pratiques antiques de la chasse et se voudrait une invitation tant à revisiter la documentation qu'à reconsidérer un certain nombre de lieux communs.

J. TRINQUIER et Chr. VENDRIES



Notes

1. THOMAS K., *Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne (1500-1800)*, Paris, Gallimard, 1985, p. 15. La version anglaise (*Man and the Natural World. Changing Attitudes in England*) a paru en 1979.
2. Voir en dernier lieu WALTER Ph., *Le mythe de la chasse sauvage dans l'Europe médiévale*, Paris, Champion, 1997; PARAVICINI BAGLIANI A. et VAN DEN ABEELE B., *La chasse au Moyen Âge*, Florence, Galluzzo, 2000. On lira avec grand intérêt le livre de SALVADORI Ph., *La chasse en France sous l'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 1996.
3. Voir en particulier VIDAL-NAQUET P., *Le Chasseur noir*, Paris, F. Maspero, 1981; SCHNAPP A., *Le Chasseur et la cité. Chasse et érotique dans la Grèce ancienne*, Paris, Albin Michel, 1997; BARRINGER J. M., *The Hunt in Ancient Greece*, Baltimore-Londres, Johns Hopkins University Press, 2001.
4. La « Tombe de Philippe II » a fait l'objet d'une nouvelle publication: SAATSOGLU-PALIADELI Chr., BERGINA. O ΤΑΦΟΣ ΤΟΥ ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Η ΤΟΙΧΟΓΡΑΦΙΑ ΜΕ ΤΟ ΚΥΝΗΓΙ, Athènes, 2004. Sur les chasses royales hellénistiques, on consultera notamment BRIANT P., « Chasses royales macédoniennes et chasses royales perses: le thème de la chasse au lion sur la Chasse de Vergina », *DHA*, n° 17, 1991, p. 211-255; *id.*, *Histoire de l'Empire perse de Cyrus à Alexandre*, Paris, Fayard, 1996; TRIPODI B., *Cacce reali macedoni. Tra Alessandro I e Filippo V*, Messine, Dipartimento di scienze dell'antichità dell'Università di Messina, 1998; PALAGIA O., « Hephæstion's Pyre and the Royal Hunt of Alexander », BOSWORTH A. B. et BAYNHAM E. J. (éd.), *Alexander the Great in Fact and Fiction*, Oxford, Oxford University Press, 2000, p. 167-206; ÉTIENNE R., « La chasse à l'ours », AVRAM A. et BABES M. (éd.), *Civilisation grecque et cultures antiques périphériques. Hommage à Petre Alexandrescu à son 70^e anniversaire*, Bucarest, Enciclopedica, 2000, p. 68-76; NOLLÉ J., *Die Abwehr der wilden Schweine. Schwarzwildjagden im antiken Lykien*, Munich, Biering & Brinkmann, 2001; ÉTIENNE R., « La Macédoine entre Orient et Occident: essai sur l'identité macédonienne au IV^e siècle av. J.-C. », MÜLLER C. et PROST F. (éd.), *Identités et cultures dans le monde méditerranéen antique*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, p. 253-273; SEYER M., *Der Herrscher als Jäger. Untersuchungen zur königlichen Jagd im Persischen und Makedonischen Reich*, Vienne, Phoibos, 2007.
5. On peut citer par exemple CAMPOREALE G., *La caccia in Etruria*, Rome, G. Bretschneider, 1984; MÉNIEL P., *Chasse et élevage chez les Gaulois (450-52 av. J.-C.)*, Paris, Errance, 1987; PONTRANDOLFO A., ROUVERET A., *Le Tombe dipinte di Paestum*, Modène, F. C. Panini, 1992.
6. ANDREAE B., *Die Sarkophage mit Darstellungen aus dem Menschenleben. II. Die römischen Jagdsarkophage*, Berlin, Gebr. Mann, 1980.
7. ANDERSON J. K., *Hunting in the Ancient World*, Berkeley-Los Angeles-Londres, University of California Press, 1985.
8. Voir par exemple l'ouvrage collectif MARTINI W. (éd.), *Die Jagd der Eliten in den Erinnerungskulturen von der Antike bis in die Frühe Neuzeit*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2000.
9. GREEN C. M. C., « Did the Romans hunt? », *CA*, n° 15, 1996, p. 222-260.
10. Le topos de la chasse considérée comme un *officium servile* par les Romains se retrouve par exemple dans l'ouvrage récent de DESCOLA Ph., *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 86-87.
11. LAUCHERT F., *Das Weidwerk der Römer*, Rottweil, 1848; KAYSER von B., *Jagd und Jagdrecht in Rom*, Inaugural-Dissertation, Univ. Georgia Augusta, Tübingen, 1894.
12. JOHANN R., *De studio venandi apud Graecos et Romanos*, Göttingen, 1907.
13. ORTH F., s. v. « Jagd », *RE*, IX-1, 1914, col. 558-604, en particulier 599-601. Cf. SCHNEIDER H., s. v. « Jagd », *Der neue Pauly*, V, 1998, col. 834-836.
14. Cette thèse a été publiée sous deux titres légèrement différents, dont l'un est la version simplifiée de l'autre: *Essai sur les chasses romaines, des origines aux Antonins* (*Cyngnetica*), Paris, De Boccard, 1951, *BEFAR*, n° 171, et *Les chasses romaines: des origines à la fin du siècle des Antonins*, Paris, De Boccard, 1951.
15. D'HÉROUVILLE P., « La chasse chez les Romains (À propos d'une récente publication) », *LEC*, n° 20, 1952, p. 229-231. Sur J. Aymard, voir la notice *In memoriam* de P. MINICONI, *REL*, n° 42, 1964, p. 81-82. Cette notice ne permet pas de savoir si J. Aymard était lui-même chasseur, ce dont il est peut-être permis de douter.
16. Nous renvoyons à sa première partie sur « Les Lois et les règles de la chasse » et à celle sur « Les bêtes et les hommes ».
17. DESPRET V., *Bêtes et hommes*, Paris, Gallimard, 2007; SIDÉRA I. (dir.), *La chasse. Pratiques sociales et symboliques*, Paris, Nanterre-Maison de l'archéologie et de l'ethnologie, 2006.
18. Voir par exemple, à propos des techniques de chasse au lion, Plin., *Histoire naturelle*, VIII, 54, 21 (un pâtre gétule, surpris par un lion lui avait jeté son sayon sur la tête et l'avait ainsi immobilisé, spectacle qui fut aussitôt transposé dans l'arène) ou encore Martial, *Livre des spectacles*, 13C. (= 11 S.), où les techniques de la chasse aux oiseaux avec la glu sont transposées dans l'arène pour attraper un ours.
19. RZEPKOWSKI K., « Un distique cynégétique tardo-antique. À propos d'une inscription latine sur une lance d'apparat de la nécropole mérovingienne de Cutry », *AntTard*, n° 15, 2007, p. 365-369.
20. MARIENSTRAS R., *Le proche et le lointain. Sur Shakespeare, le drame élisabéthain et l'idéologie anglaise aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Éd. de Minuit, 1981, cité par DALLA BERNARDINA S., *op. cit.*, p. 41.
21. SCHNAPP A., « Images et programmes. Les figurations archaïques de la chasse au sanglier », *RA*, 1979/2, p. 195-218, qui aborde la distinction entre la figuration de la chasse de Calydon et les autres figurations cynégétiques.
22. Sur les avancées des médiévistes en ce domaine, voir BERLIOZ J. et POLO DE BEAULIEU M. A., « Avant-propos », *L'animal exemplaire au Moyen Âge*, Rennes, PUR, 1999, p. 9-10, et dans le même ouvrage l'article de PASTOUREAU M., « L'animal et l'historien du Moyen Âge », p. 14. CR de ce livre essentiel dans *RH*, 126, 2002, p. 402-404.
23. Sur cette question: POPLIN F., « La chasse au sanglier et la vertu virile », *Homme et animal dans l'Antiquité romaine (Actes du colloque de Nantes, 1991)*, Tours, Centre de Recherches A. Piganiol, 1995, p. 457.
24. DALLA BERNARDINA S., *op. cit.*, p. 131.
25. SIRANO F., « Caelestia animalia a villa Hadriana? Considerazioni sul fregio con amorini della Piazza d'oro », *Adriano. Architettura e Progetto*, Milan, Electa, 2000, p. 85-92.
26. PASTOUREAU M., *art. cit.*, p. 16.

